

Savoir et exotisme Naissance de nos premiers musées

Philippe Dubé et Raymond Montpetit

Numéro 25, printemps 1991

Des trésors de musées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, P. & Montpetit, R. (1991). Savoir et exotisme : naissance de nos premiers musées. *Cap-aux-Diamants*, (25), 10–13.



SAVOIR ET EXOTISME

NAISSANCE DE NOS PREMIERS MUSÉES

par Philippe Dubé* et Raymond Montpetit*

LES ORIGINES DE LA MUSÉOLOGIE QUÉBÉCOISE SONT bigarrées et se présentent dans un désordre tel que dates, objets, noms de collectionneurs paraissent inextricables. Pourtant nous allons ici tenter de saisir la lente évolution de notre réalité muséale au fil des siècles.

Collections de curiosités à Québec

L'intérêt pour les raretés connaît une vogue à la Renaissance au moment des voyages d'exploration qui attirent de ce côté-ci de l'Atlantique navigateurs, négociants et hommes de science. Dans son *Dictionnaire universel* publié au XVII^e siècle, Antoine Furetière définit le terme «curiosité» comme suit: «...se dit aussi de la chose qui est rare, secrète, curieuse. Il y a à Paris plusieurs cabinets remplis de belles curiosités».

Dans ces cabinets d'amateurs, les collectionneurs réunissaient des choses précieuses qui

flattaient leur orgueil. Avidé de curiosités, Michel Bégon (1667-1747) implante cette pratique en Nouvelle-France. Profitant de son séjour à Québec, l'intendant Bégon collectionne des spécimens indigènes qu'il ramènera en France pour le plus grand profit du pays. À son retour, sa collection, constituée à la manière d'un amateur passionné, sera augmentée de la prestigieuse collection de Peiresc (1580-1637). À telle enseigne que certains objets du cabinet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève semblent provenir autant de sa collection d'outre-mer que de celle réunie par cet amateur du XVII^e siècle.

Autre fait cocasse, pendant cette même période pourtant fruste en terre d'Amérique, on découvre à Québec au décès de Louis de Buade, comte de Frontenac, qu'il laisse une collection de tableaux, de meubles, de tapisseries, de porcelaines de Chine et de Hollande. Le gouverneur de Frontenac avait des goûts d'amateur à en juger par le nombre de curiosités qu'il cède à sa femme restée en France. À l'instar de bien d'autres administrateurs coloniaux, l'exotisme allait stimuler son instinct de collectionner le jamais vu.

Ce goût des curiosités va se retrouver ici même à Québec alors que la ville prend peu à peu des allures de capitale. Il y a toutefois une nuance à apporter puisque les progrès scientifiques amènent l'amateur du XIX^e siècle à être plutôt studieux et ses collections, de plus en plus vouées à l'étude. En effet, les conquêtes de la science,

Tableau montrant un cabinet de curiosités consacré à l'Amérique. (Die Vier Erdteile: Amerika, Mittellafel, 1666).

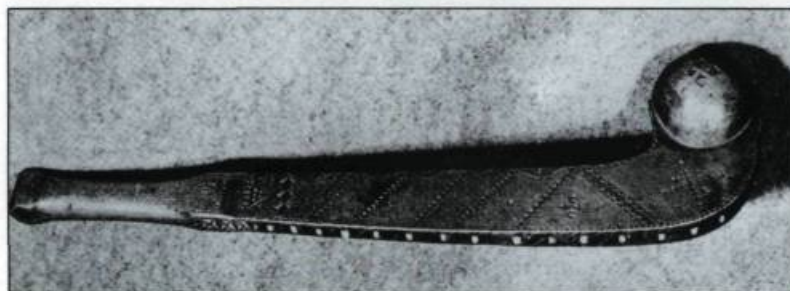
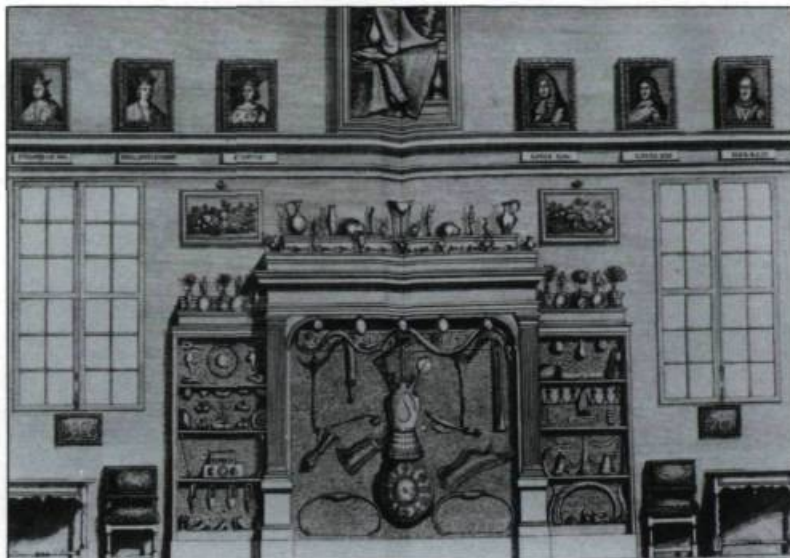
découlant des théories classificatrices, comme la taxonomie, qui tentent de dominer la nature en procédant à l'inventaire du réel, font apparaître une nouvelle manière de collectionner. Ces catalogues sans fin de la vie procèdent par la nomenclature savante de toutes les espèces que les sciences naturelles cherchent à classer selon un ordre systématique.

Pierre Chasseur, doreur de son métier, agit comme un précurseur dans le domaine, puisqu'en 1824, il invite le public, dans sa maison de la rue Sainte-Hélène à Québec, à venir contempler les beautés de la nature qu'il a réunies pour son instruction. Le Musée Chasseur connaît bien des déboires malgré ses illustres défenseurs comme Louis-Joseph Papineau et d'autres visiteurs de marque, dont John James Audubon qui admire ses qualités artistiques. En effet, ce musée du quartier du Palais repose essentiellement sur la passion d'un seul homme qui ne peut supporter le fardeau financier d'une pareille entreprise. Malgré une collection réunissant au-delà de cinq cents espèces d'animaux indigènes, Pierre Chasseur doit multiplier les démarches politiques pour obtenir le support du gouvernement qui, finalement, s'en porte acquéreur en 1836.

Les nombreux touristes se partagent alors entre plusieurs points d'intérêt qu'offre la ville de Québec. En prenant appui sur certains guides de voyage de l'époque, on peut apprécier la variété des musées à visiter dans la ville fortifiée. En plus du Musée Chasseur, certes le premier musée privé au Canada, le visiteur trouve aussi le musée de la Société littéraire et historique de Québec qu'abrite l'édifice de l'ancien Hôtel Union de la rue Sainte-Anne (coin du Fort). Le premier étage loge les collections savantes présentées joliment parmi les peintures de la collection de l'artiste Joseph Légaré. Le guide *The Picture of Quebec* signale en 1830: «La pièce est décorée de peintures ayant été prêtées à la société par M. Légaré, un artiste local de goût et de génie».

Pendant quelques années, on se contente de ces modestes moyens pour présenter les collections, principalement de minéraux et de fossiles, aux amateurs comme au grand public. Plus tard, le gouvernement invite la Société littéraire et historique de Québec à loger sa bibliothèque et son musée à l'Hôtel du Parlement. W. Conan et fils rapportent en 1844: «Plusieurs pièces de l'Hôtel du Parlement ont été réservées par le gouvernement pour les besoins de la société, et sont occupées par leur musée et leur bibliothèque».

Drôle de hasard, cette collection va rejoindre celle de Chasseur qui justement a trouvé refuge dans l'édifice de la Côte de la Montagne. On



remarque ici que le rôle de ville parlementaire impose à Québec un certain statut que les musées lui procurent. Grâce à son pouvoir d'attraction énorme, l'État essaie d'englober les institutions culturelles nées de l'initiative individuelle

Vue du Cabinet Sainte-Geneviève en 1688 (Bibliothèque Nationale de Paris), où sont conservées les précieuses collections amassées par l'intendant Michel Bégon. Ce casse-tête d'origine canadienne proviendrait de ce legs. (Bibliothèque Sainte-Geneviève et Bibliothèque nationale, Paris).



Billet ou carte d'admission du Musée Chasseur [1831]; œuvre du graveur James Smillie de Québec. (Collection Lande, université McGill).

ou encore sous l'impulsion d'une société savante. Et même si le feu consume, en 1854, ces deux grandes collections scientifiques savamment constituées durant la première moitié du XIX^e siècle, d'autres projets comme le Musée de l'Instruction publique amèneront l'État à succomber à l'irrésistible tentation de se doter à nouveau de ce qui pourrait très bien porter le nom de musée national.



Façade du parlement
selon les plans de
George Brown.

Incendie du Parlement
à Québec en 1854.
(Archives nationales du
Québec à Québec).
(Illustrated London
News du 25 février
1854).

Expositions de curiosités à Montréal

La scène muséologique montréalaise est tributaire du développement et des expériences qui ont marqué les premiers musées européens et américains. Chez nos voisins du sud, en 1773, la «Library Society of Charles-Town» ouvre un musée d'histoire naturelle et qu'à Philadelphie, un certain Pierre Eugène Du Simitière dirige un «American Museum» (1782-1784), suivi en 1785 par le «Peale's Museum» aussi connu sous le nom de «Philadelphia Museum». Rien de tel n'existe alors à Montréal.

Il faut attendre les premières décennies du XIX^e siècle pour voir la réalisation de projets muséaux. Vers 1820, Montréal est une ville en expansion, dirigée par la classe marchande; de plus, de 1831 à 1865, une majorité d'anglophones, de souches anglaises, irlandaise et écossaise habitent la ville. Dans ce contexte, les institutions mises en place s'inspirent de modèles prévalant, à cette époque, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. En novembre 1822, cette annonce apparaît dans le *Spectateur canadien*: «Curiosité. Le Soussigné ayant voyagé dans différents pays à l'effet de recueillir toutes les curiosités qui lui paraîtraient dignes d'être mises sous les yeux du public, se propose d'ouvrir dans peu un museum, à la maison No. 4, sur le Vieux Marché, où il achètera tous les articles curieux qui lui paraîtront dignes d'être placés dans sa rare collection. Thomas Del Vechio».

La fondation à Montréal du Museum Del Vechio (1824), de la Natural History Society of Montreal (1827) et de sociétés comme la Société historique de Montréal et la Société d'archéologie et de numismatique (1862) témoignent de l'existence d'un public instruit aux intérêts multiples reliés autant aux sciences qu'aux arts et à l'histoire. Aussi, en juin 1825, le «museo italiano» de T. Del Vechio est ouvert et s'annonce en ces termes: «Le Soussigné a le plaisir d'annoncer qu'après plus de quatre années de dépenses et de soins, il a enfin formé et arrangé complètement son Cabinet de Curiosités Naturelles et Artificielles et musicales et qu'il est maintenant prêt à être montré. Il croit pouvoir dire qu'en total, ce Cabinet est un des plus curieux qu'il y ait en Amérique et il ose se flatter que les amateurs de l'Histoire Naturelle, de l'Art et de l'Harmonie, y trouveront de quoi satisfaire amplement leur curiosité».

Ce musée connaît une faible fréquentation et, dès janvier 1826, les journaux font savoir que «le propriétaire du Musée d'histoire naturelle et cabinet de curiosité informe qu'il devra vendre son cabinet si l'intérêt du public ne s'intensifie pas». *La Minerve*, en 1830, signale que la collection Del Vechio, reprise par le capitaine Leblanc, comporte: «une grande quantité de Quadrupèdes, Reptiles, Oiseaux, Poissons, entres autres le Crocodile d'une île. On y verra aussi une variété de personnages de Cire. Il n'y aura rien dans le Museum qui soit contraire à la décence, de sorte que les personnes les plus religieuses le peuvent visiter sans aucun scrupule».

Ces circonstances montrent bien que le musée se conçoit non seulement comme un lieu de savoir ou comme un endroit de recherche et de connaissance, mais aussi comme une entreprise, un lieu qui offre au public, contre de l'argent, une forme de loisir culturel et qui, à ce titre, doit faire ses frais.

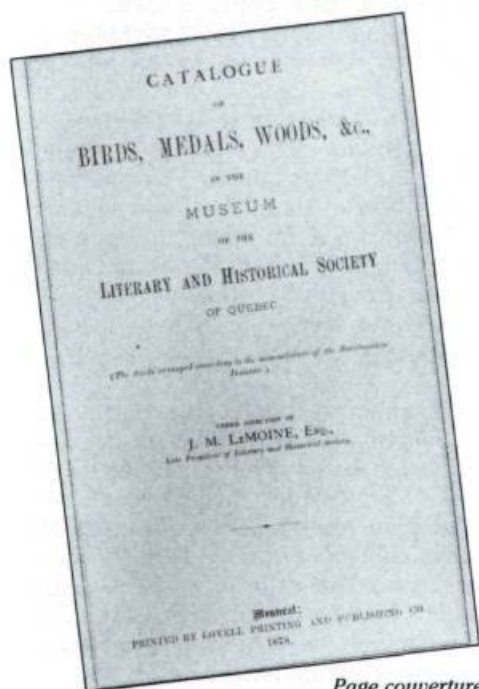
Les premiers «museums» fondés à Montréal relèvent de cette logique; ils sont caractéristiques de la sociabilité urbaine de l'époque georgienne et victorienne, incarnant à la fois des idées de découvertes et de progrès scientifique et celles d'amusements et de loisirs populaires urbains.

Lorsqu'en 1892, Raymond Beullac propose, à l'occasion du 250^e anniversaire de la fondation de Montréal, de la doter d'un musée historique présentant des personnages en cire, des considérations de financement et de rentabilité sont aussi très présentes. Cette question est formulée dans les archives du projet du Musée La Salle: «On pourrait, sans enlever au musée son caractère historique, ajouter aux sujets qui le composeront des personnages modernes et même

gnement cherchent à exposer leurs collections de recherche à un public d'initiés, des promoteurs s'intéressent à d'autres formes d'exposition. Ils choisissent de s'installer sur des rues commerciales importantes, – place du Marché, rue Notre-Dame, rue Saint-Laurent – et cherchent par la publicité à attirer les foules urbaines en quête d'amusements et de nouveautés.

La dualité muséologique

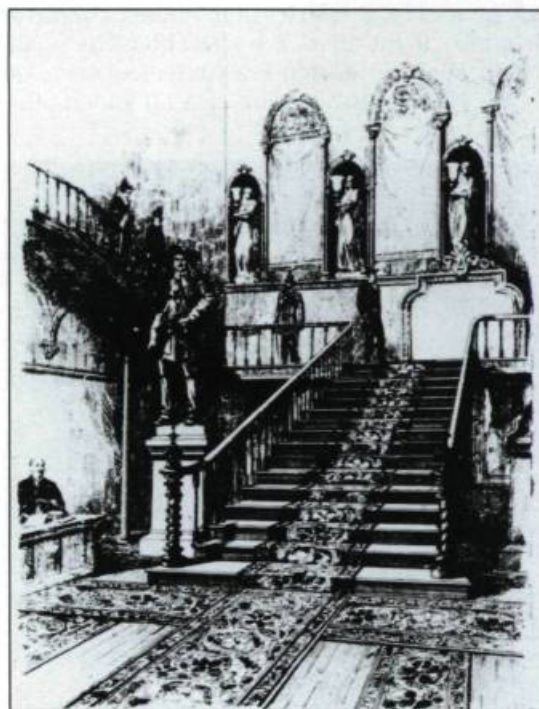
Au XIX^e siècle, des musées se constituent autour de collection d'études et de références destinées d'abord aux connaisseurs et aux sociétés savantes. Simultanément, de nouveaux lieux muséaux fonctionnent selon le modèle des commerces de divertissement.



Page couverture du catalogue de la collection du musée de la Société littéraire et historique de Québec, 1878. (Collection privée).

contemporains, qui donneraient à l'œuvre un attrait de plus, et pourraient devenir une source de revenus pour les propriétaires. (...) On pourrait intéresser certains marchands à être représentés au point de vue de l'intérêt commercial. (...) l'annonce que nous offririons ne serait pas une annonce vulgaire et amènerait une certaine somme d'argent, mon intention étant de ne faire figurer, dans ce groupe, que ceux qui paieraient cher».

Cette stratégie commerciale n'a pas donné les résultats escomptés et l'expérience du Musée La Salle durera moins de deux ans. Au moment où des sociétés savantes et des institutions d'ensei-



Vue de l'intérieur du Musée La Salle à Montréal en 1892. (Catalogue descriptif du Musée La Salle, collection privée).

La muséologie québécoise prend donc ses racines à la croisée du savoir et du plaisir, le désir de voir et de s'étonner motivant à la fois la curiosité intellectuelle et l'intérêt pour le spectaculaire. Si des musées naissent pour répondre au besoin de savoir, d'autres cherchent davantage à assouvir la soif d'exotique, d'étrange et d'inédit. Des musées se constituent autour de collections d'études et de référence destinées d'abord aux connaisseurs et aux sociétés savantes. De nouveaux lieux muséaux fonctionnent selon le modèle des commerces de divertissement. ♦

Cet article s'inspire d'une recherche en cours subventionnée par le Musée de la civilisation.

* Professeur, université Laval

* Professeur, université du Québec à Montréal